

XXI

Lecce, le 22 novembre.

J'ai employé les matinées de ces deux jours-ci à errer un peu au hasard le long des rues, renouvelant ma jolie sensation de la première arrivée dans ce paradis du *rococo*, puis, durant les deux après-midi, j'ai visité un château d'abord, enfin une ville. La ville porte un nom jadis illustre, car c'est Otrante; le château, qui s'appelle Cavallino, m'était bien inconnu, voici trois fois vingt-quatre heures, quand le train m'amenait de Brindisi. Pourtant, je ne sais laquelle de ces deux visites m'aura laissé dans la mémoire l'image la plus durable. A Otrante, j'aurai vu un sublime paysage de mer, une cité du moyen âge plus intacte que Volterra ou Montepulciano, une admirable cathédrale si nue et si tragique. Cavallino m'a permis de contempler comme une apparition des temps héroïques

de l'Italie, incarnés tout entiers en un vieillard, le duc Sigismond Castromediano, qui achève dans ce coin perdu du monde une existence de martyr, dévouée tout entière à la délivrance de la patrie. Qui mérite mieux notre dévotion. d'un paysage et d'un beau monument ou d'une noble figure humaine? La splendeur morale et qui se suffit à elle-même, est-elle d'un ordre supérieur à cette autre splendeur qui a besoin de la matière et qui se manifeste par des lignes d'horizon ou des façonnements de marbre? Ou plutôt n'est-ce pas la même, et, si nous concevions la beauté comme elle doit être conçue, c'est-à-dire, toujours et partout, comme un *mystère spirituel*, n'apercevriions-nous pas une profonde unité d'origine sous ses innombrables formes, si différentes soient-elles d'apparence?

Ces graves questions d'esthétique générale étaient, je l'avoue, très loin de mon esprit, lorsque je donnai le nom du château de Cavallino au cocher qui devait m'y conduire, et cela sur la foi d'un livre, où j'avais lu que c'était un assez curieux manoir baroque, à une heure et demie de la ville. Ce cocher portait, en bon habitant de Lecce, le prénom national d'Oronzo, et il conduisait follement une petite voiture,

une *carrozzella*, comme disent joliment les Italiens, trainée par un cheval caparaçonné de sonnailles. Le tout, cocher, voituré, voyageur et bête, n'était-il pas protégé contre le mauvais œil par une main de cuivre fixée dans le haut du collier et qui dressait en cornes son index et son petit doigt? La route traverse une plaine immense, développée indéfiniment sans que la moindre montagne en rompe, d'une ondulation, la monotonie. Toute cette péninsule Messapique se déploie ainsi, depuis Gallipoli, en une vaste lande presque partout revêtue d'oliviers. Dans cette partie-ci, les plantations manquent. Des pierres jonchent le sol nu. Des constructions primitives se montrent par intervalles, pauvres huttes à peine maçonnées et sans fenêtres qu'une seule porte troue et qui s'achèvent en terrasse. Elles servent d'asile aux bergers pendant les nuits moins douces. Par endroits, les pierres ont été enlevées, et un champ de blé s'étend, — tapis de terre brune où les jeunes pousses broderont un léger, un frais dessin de verdure. Par moments, la ligne bleue de la mer tremble à l'horizon. Longtemps les tours de Lecce apparaissent derrière moi, dentelant de leur blancheur un ciel d'un azur un peu vaporeux à cause du voisinage des eaux. Puis ces

tours s'effacent dans la distance, et un farouche village surgit, au centre duquel se dresse le château avec une façade toute simple quoique crénelée. Je m'attendais, n'ayant pris aucun renseignement, à quelque habitation de plaisance, fastueuse, pleine de ces merveilleux bibelots héréditaires que de pareilles demeures enferment dans les provinces perdues d'Italie et en Sicile, à côté quelquefois des plus bizarres acquisitions modernes. J'aperçois à travers la porte une cour mal entretenue que ferme un mur délabré. Sur le fond verdâtre se détache une statue d'ancêtre, mais mutilée, et qui représente un cavalier en costume du seizième siècle. Le désordre de cette statue et de cette cour, l'abandon visible de cette entrée, les marches usées du vaste escalier vide où je m'engage sans personne pour m'arrêter ni me guider, puis le silence de la première salle, où j'entre seul encore, à peine meublée, avec son plafond peint en grisaille et détérioré, — tout annonce une étrange solitude. Il n'est rien qui ne parle de décadence et de ruine. Il semble que le château a dû subir quelque outrage prolongé. Cependant il est habité, car un serviteur se présente enfin, qui va prévenir le maître du logis. Ah! l'inoubliable apparition, et digne

de ce romantique décor, que celle de ce dernier vieux seigneur de quatre-vingts ans, vêtu de noir, mince, d'une taille encore droite et gigantesque malgré les infirmités. Il traîne des jambes malades, et, sous une chevelure admirable de blancheur et d'épaisseur, il montre une face rasée où tous les traits se dessinent, malgré l'âge, dans leur fierté native. Une expression à la fois noble et amère, hautaine et mélancolique, révèle qu'une destinée trop dure a pesé sur cet être, sans vaincre cependant la *race*; et cette indéfinissable vertu du sang se lit dans les moindres plis de ce visage, où s'ouvrent tristement des yeux de demi-aveugle. L'aspect du châtelain s'accordait au décor du château par une de ces harmonies trop complètes et qui semblent ne devoir se rencontrer que par l'artifice d'un Walter Scott ou d'une George Sand. J'avais devant moi, en réalité, le héros d'aventures analogues à celles que traversent dans les chroniques du grand conteur écossais les barons jacobites, traqués, exilés ou emprisonnés, tandis que leur manoir s'écroule et que des parents avides se partagent déjà leurs dépouilles.

Conduit par le secrétaire du vieux laird de

Cavallino, de pièce en pièce, à travers le manoir désert, j'apprends en effet, ce qui m'a été confirmé depuis à Lecce, que le duc a subi toutes les douleurs d'une proscription aussi implacable que celle des compagnons du Stuart conspirateur. Il s'était lancé à cœur perdu dans le mouvement contre les Bourbons de Naples, au lendemain de 1848. Arrêté, condamné à mort, sa peine fut commuée en celle du bague à perpétuité, et, n'ayant pas voulu demander sa grâce, il fut forcé onze ans. Dans un coin de la chapelle, j'ai vu la chaîne qu'il a portée, pareille à celle des assassins de Brindisi, et la loque de laine rouge dont il était revêtu. Pendant ce temps, ses biens étaient au pillage. D'infidèles dépositaires réduisaient le château à son état de demi-ruine. Le duc vivait cependant. Ses compagnons de captivité l'aimaient d'une telle dévotion qu'ils le forcèrent plus d'une nuit à dormir sur leurs corps pour que l'humidité du cachot ne le tuât point. Il put s'échapper enfin et gagner l'Angleterre, d'où il revint, lors de l'expédition des Mille, rapportant avec lui, comme unique profit de son long martyre, cette chaîne et ces vêtements de galérien. Il achève maintenant ses jours entre Lecce, qui lui doit des écoles, un musée, mille bienfaisances, et

ce château auquel il n'a pas touché. Il laisse les bustes tronqués aux places où il les a retrouvés, l'herbe continuer sa triste poussée dans les cours, les traces partout de la dégradation, soit par une indifférence stoïque à l'égard des commodités de la vie, acquise dans le malheur, soit par orgueil de ce qu'il a souffert. La galerie, autrefois somptueuse, où les statues outragées se dressent encore sur leur socle, voit ainsi cheminer d'un pas alourdi par l'âge et par l'ancien poids des fers, ce soldat peu connu du *risorgimento* qui était né pour vivre en gentilhomme oisif et comblé, et il a préféré les horreurs des galères à seulement dire qu'il accepterait le pardon. Il faut croire que ces souvenirs des prisons ainsi subies innocemment s'effacent mai d'une mémoire, car je me rappelle qu'à Pise, et sur la façade d'un palais, un grand seigneur du dernier siècle, captif, lui aussi, mais en Barbarie, a fait pendre sa chaîne et inscrire au dessous cette inscription : *Alla giornata*. Quelles visions remuaient dans sa pensée lorsque, revenu le long de ce triste et glauque Arno, à cheval ou dans son carrosse de gala, il levait les yeux devant sa porte vers cette devise qui pourrait être celle de toute vie humaine aussi bien que de l'esclavage?

A coup sûr, si rigoureux que pût être le *carcere duro* de Tripoli ou de Tunis, il ne dépassait pas, en cruauté, ce Montefusco, le bain napolitain dont le duc de Castromediano a lui-même raconté les misères dans un fragment publié de ses *Mémoires*. Je viens de lire ces quelques pages et j'en voudrais donner un bref résumé, non point pour leur valeur littéraire, quoiqu'elles portent partout empreinte la touche inimitable de la vérité. Elles ont l'éloquence du corps qui a eu froid et faim, et la fierté de l'esprit qui n'a pas voulu se rendre. Mais cela, c'est l'intérêt commun à tous les récits de cet ordre. La valeur spéciale de ce fragment de *Mémoires* réside pour moi ailleurs, dans le jour ouvert sur la sensibilité de ces grands patriotes italiens, et elle leur est si spéciale qu'il faut la bien comprendre pour comprendre mieux la nature de leur œuvre. Ils n'ont certes pas été plus braves ni plus persévérants que beaucoup d'autres combattants d'autres pays, mais ils ont eu dans ce patriotisme un je ne sais quoi de plus idéal, comme une beauté d'artistes en héroïsme. Il faut le dire, à l'éloge de l'aristocratie de ce côté des Alpes, les meilleurs soldats de l'indépendance furent des nobles. Si l'Italie a dû le

succès final aux habiletés supérieures de Victor-Emmanuel et de Cavour et à la puissance agitatrice du général des Mille, il convient de ne pas oublier les luttes soutenues pendant des années par des gentilshommes comme celui-ci, dont les exemples ont tant soulevé de partisans parmi les humbles. Ces aristocrates, passionnés de liberté, ont, comme les nôtres d'ailleurs au dix-huitième siècle, plus fait pour le peuple que le peuple lui-même. La véritable histoire de ce *Risorgimento* serait, pour une grande part, celle de la noblesse italienne, en qui le sang héroïque des féodaux se révoltait contre les asservissements et surtout contre l'humiliation constante devant l'étranger. Je ne sais rien qui définisse mieux la ferveur à la fois naïve et sublime dont furent possédés ces généreux Italiens, — d'ailleurs tous amis de la France, — que le début des *Mémoires* dont je parle. Ils s'ouvrent ainsi : —

« A présent qu'une partie de nos ingrats concitoyens méconnaît d'où naquit la puissante Italie et par quel sang et par quelles larmes, l'heure est opportune de rappeler des temps bien différents des nôtres. Les miens furent tout autres que ceux-ci, de sacrifice et de désintéressement, de luttes acharnées et incessantes, mais la très haute idée qui prévalait alors était embrassée et

soutenue par toutes les âmes vertueuses et pures. Génération d'opprimés fut la mienne, condamnée aux chaînes et aux cachots ; mais des milliers d'emprisonnés s'y sentaient héros. Temps de résistances et de luttes ! En les comparant aux présents, je les juge beaux comme une poésie, parce qu'on luttait alors corps à corps contre la tyrannie, on la regardait fièrement en face, et, terrassé par elle, on ne la craignait pas. *Nous avions une foi si vive, une si sincère espérance, foi et espérance qui se sont changées en réalité et que nous avons apportées comme un joyau à notre pays. Aujourd'hui, c'est le temps de la lassitude de l'âme, le temps de la prose, de quelque chose de pire encore que de la prose...* » Cette solennité d'accent n'est pas une déclamation. Elle trahit à la fois l'enthousiasme de jadis et un actuel état d'étrange désenchantement. Oui, le vieillard en arrive à regretter jusqu'aux douleurs d'autrefois, à cause du rêve qui flottait devant ses yeux quand il était conduit entre les gendarmes bourbonniens à la prison de Montefusco, et il nous trace pourtant de cette prise une peinture si tragique !... Les murs se dressent, suintant l'humidité. De la paille pourrissante jonche le sol encore empuanti par le fumier des chevaux qu'on y par-

quait avant d'y conduire les condamnés. Un morne jour passe à travers les meurtrières, éclairant la pâleur de ces hommes restés depuis quarante-huit heures sans pain, et les soldats qui montent la garde sous les remparts entonnent, avec la cruauté complaisante des valets de bourreau, le refrain de la Chiaia :

*Chi trase a Montefusco e poi se n'esce,
Po' di ca'n terra n'ata vota nasce.*

(Celui qui va à Montefusco et qui en sort, — peut dire qu'à la terre il naît une autre fois.)

Mais je le répète, ce qui fait l'originalité de ces pages, ce n'est pas ce tableau, si vrai soit-il, ce n'est pas des mots de nature comme celui du gardien qui, enlevant sa laine au matelas du duc, disait naïvement à son prisonnier : « J'ai bien plus droit à un coussin que vous, moi qui suis chrétien et bon chrétien, puisque j'aime et sers mon roi... » D'autres ont décrit avec un coloris plus intense encore les meurtriers cachots de Naples ou de Sicile. Nulle part, en revanche, je n'ai trouvé mieux rendue que dans ces *Mémoires*, cette espèce de magnanimité classique, si l'on peut dire, cette sorte d'héroïsme ancien qui révèle derrière le conspirateur moderne le lecteur assidu des

beaux livres grecs et romains. Cette fière légende de Plutarque qui, pour nous, est un thème usé et démodé, restait vivante pour un homme comme celui-là et pour ses compagnons, et d'autant plus vivante qu'ils étaient nés, lui et les autres proscrits, qu'ils avaient grandi sur cette terre, théâtre immobile de cette histoire italo-hellénique. Il y a ainsi une rencontre de deux de ces hommes, Castromediano lui-même et le célèbre patriote napolitain Poërio, qui fait songer à la rencontre possible de deux personnages antiques : d'un Phocion et d'un Démosthène, d'un Thraséas et d'un Helvidius. Le duc et Poërio ne s'étaient jamais vus, quoiqu'ils eussent participé à la même insurrection. Condamnés tous les deux, ils se trouvent l'un en face de l'autre sur le pont du bateau chargé d'aller ramasser, dans Ischia, Procida et Nisida, les principaux fauteurs du mouvement. « Ce fut, » dit Castromediano, « sur le pont de *la Rondine* que je vis pour la première fois Poërio. On nous nomma, et nous nous embrassâmes sans nous parler, d'une étreinte que rien n'a brisée. *Il était mon ami pour toujours.* Avec lui dans les douleurs du baigne, avec lui dans les aventures de notre évasion sur l'Océan, avec lui dans l'exil et à

travers les ovations étrangères, j'eus encore la joie d'être avec lui dans les triomphes de l'Italie. Il me *voulait du bien* (vous reconnaissez la charmante expression italienne) et me chérisait. Je l'honorais d'un culte, je le vénérâis dans la vie. Ame sainte que tristement je pleure encore aujourd'hui, et il y a des années qu'il est mort! Des figures de cette candeur et de ce désintéressement, je n'en ai plus rencontré... » Cette même ferveur antique, je répète ce mot, le seul qui convienne à cette espèce d'exaltation où il y a comme de la ligne, mais involontaire, de l'attitude, mais sans cabotinage, se retrouve dans le chapitre intitulé : « L'heure la plus périlleuse de ma vie. » Le condamné y raconte comment, pour obtenir de lui qu'il demandât sa grâce, on le tira de sa prison en même temps que six autres détenus. Ces derniers avaient, d'avance, mais en secret, consenti à cette démarche considérée par tous comme une trahison. Sa sœur Costanza et l'évêque de Lecce avaient imploré le roi pour le duc. Lui-même, dans ses lettres privées, avait sans doute proféré des plaintes, que ses juges interprétaient comme un signe de découragement. Le voilà donc amené de nouveau devant le tribunal chargé d'accorder ou

de refuser les amnisties. Ses six compagnons de baigne, sur le point d'être délivrés, n'osent lui parler; mais d'habiles magistrats l'interrogent, voulant à tout prix démêler dans ses réponses une ombre de rétractation qui permette au roi de le délivrer, et lui, malgré son implacable fermeté dans son refus de se soumettre, il est là, tremblant de la recevoir, cette grâce qui l'eût déshonoré : « Ah? songeais-je, au moment où le tribunal se préparait à proclamer la liste des pardonnés, si j'entends mon nom, je suis perdu. Cette pensée me perçait le cœur. Mon épouvante était de me trouver pris dans un de ces pièges autrichiens avec lesquels, jadis, en Italie, le dominateur étranger enlevait honneur et renommée aux patriotes intègres et universellement reconnus en les mêlant traitreusement dans les faveurs accordées à des lâches. Heureusement il n'en fut pas ainsi. La grâce n'était attribuée qu'aux six qui l'avaient demandée, et, moi, on ne m'avait fait venir pour l'entendre proclamer que par mise en scène ou pour me solliciter à suivre l'exemple. Quoi qu'il en soit, content jusqu'au fond de l'âme et remerciant la divine Providence, je rentrai pur dans mon cachot. L'heure la plus périlleuse de ma vie était passée. »

Je lisais ces fragments de *Mémoires* hier en rêvant de Cavallino vers la « Florence de l'Apulie », comme les gens d'ici appellent la blanche Lecce, et l'imagination frappée par le fantôme de ce vieillard apparu dans le cadre romanesque de son château ruiné, je me demandais quel drame intime s'est joué dans l'âme de cet héroïque lutteur pour que cette ferveur de sa jeunesse ait abouti à cette désillusion qu'attestent des phrases aussi sévères pour l'époque présente. Arrivé à la fin de son irréprochable existence, entouré de l'universelle vénération dans cette terre d'Otrante où dominaient ses ancêtres, ce grand patriote a été, on le sent trop, sinon déçu, au moins troublé, même dans le triomphe de sa cause. Hélas! c'est la commune misère de tous les convaincus. L'Italie, que celui-ci a rêvée une, s'est faite une, et ce n'est pas l'Italie de ses premiers rêves. Cette unité s'est accomplie dans des conditions humaines, c'est-à-dire avec l'ensemble de compromis que la politique exige, et ces compromis nécessaires, à l'heure de la lutte, les martyrs de l'indépendance ne les voyaient pas. Ils ont vaincu, et ils constatent que cette victoire a marqué le commencement

d'autres peines. De nouveaux problèmes ont surgi, aussitôt après la grande œuvre de délivrance. Ils ont cru toucher à une sorte d'âge d'or, ramassé pour eux dans ces mots magiques de patrie et d'indépendance. La patrie est libre, et il reste tant à faire! C'est la grande tristesse des hommes d'action, cela, et parmi les principes de découragement, le plus amer peut-être. J'imagine que les survivants de 89, ceux qui avaient eu l'illumination, insensé peut-être, dangereux à coup sûr, mais généreux quand même, de la première heure, ont ressenti une émotion pareille. Après tant de souffrances, de massacres et de guerres, ils ont trouvé que la besogne n'était pas même commencée. Ils ont pensé, mais avec un serrement de cœur, ce mot que ce brutal Delmas disait en bouffonnant, lors du sacre : « Il n'y manque que le million d'hommes qui se sont fait tuer pour supprimer tout cela!... » Que doivent penser pareillement, à l'heure présente, les ouvriers de la grandeur allemande, et le premier de tous, dans sa retraite au milieu des bois? Est-il un argument qui démontre plus que celui-ci la vapeur d'illusion qui flotte devant toute activité humaine? S'il est vrai, comme le prétendent certains voyageurs, que

la plaine entre Lecce et Otrante offre souvent des phénomènes de mirage, le vieux châtelain de Cavallino, à qui les temps présents paraissent tant déplaire, a pu se répéter du fond de sa solitude, en y attachant un sens de symbole, ces vers du poète de son pays, Ascanio Grande :

*Tal nella Magna Grecia altera vista,
Non lungi il fonte del mio patrio Idume,
O giardin novo, o città nova è vista
Prima che spunti in Oriente il lume.
O repentini allettano la vota vista
Navili, e pur prima che il ciel s'allume.
Poi fugge il simulacro, e gli occhi sgombra,
E novello stupor le menti ingombra...*

(Ainsi, dans la Grande-Grèce, une vision altière, — non loin de la source de mon natal Idumé, — ou jardin nouveau, ou cité nouvelle, apparaît — avant que la lumière n'enflamme l'Orient, — où tout d'un coup, pour réjouir la vue, — des navires paraissent et encore avant que le ciel ne s'allume. — Puis le mirage s'enfuit et délivre les yeux, — et de nouveau la stupeur opprime l'esprit.)

Que je sois moi-même victime d'une illusion en découvrant ce sentiment un peu complexe à travers les lignes de confidences du proscrit de Cavallino, il est certain que j'ai cru l'y voir, certain aussi que je me suis complu à trouver une analogie entre ce sentiment et ces vers. Je les ai relus aujourd'hui en allant vers

Otrante dans l'excellent livre qu'une touriste anglaise, Mme Janet Ross, a consacré à ce pays, sous le titre : *la Terre de Manfred*. Je dois ajouter que j'ai vainement cherché à travers l'étendue les traces de ce mirage dont parle le poète, et que Mme Ross raconte avoir elle-même constaté. En revanche, c'est un paysage d'oliviers et d'orangers qui m'a rappelé, par sa richesse, l'admirable plaine entre Malaga et Bobadilla, célébrée dans d'autres vers par défunt Claude Larcher :

*Des orangers et des palmiers pendant des lieues
Avec des monts tout noirs sur les profondeurs bleues
D'un ciel dur qu'incendie un torride soleil !
Divin pays, pourquoi le douloureux réveil
Des songes de jadis met-il dans ma pauvre âme
Plus de glaçante nuit que ton ciel n'a de flamme ?
Le vent roule, chargé d'un arôme de fleur,
Mais ce souffle ne fait qu'exalter ma douleur.
Ah ! ma douleur m'étreint d'une étreinte de fièvre.
Ce vampire maudit met sa lèvre à ma lèvre.
N'aurai-je donc jamais, lâche et morne martyr,
La force d'étouffer le monstre ou d'en mourir ?*

.

Ils prouvent, ces vers-ci, qu'il faut se réjouir quand aucun autre mirage, celui de la tristesse intime, ne vient s'interposer entre nous et la beauté visible, et vraiment, ici, ce serait deux fois une pitié, tant cette route est gra-

cieuse et sauvage... Des tours blanches continuent d'attester de place en place l'ancienne surveillance contre les pirates. Les villages aux maisons peintes portent des noms grecs, comme Kalimera. La mer sans cesse ondule à l'horizon, d'un bleu comme moiré de frissonnements, et voilà pointer par delà cette mer la côte d'Albanie, violette avec un saupoudrement de blanche neige. Le train s'arrête au pied d'une ville qui presse ses maisons sur une colline cerclée de remparts et de bastions : c'est Otrante, qui ne paraît pas avoir bougé depuis la fameuse année où les Turcs lui donnèrent le sanglant assaut. Ah ! le subit, le délicieux enchantement de couleurs ! Les oliviers autour d'Otrante sont gris, elle-même est construite de pierres dorées et roussies. La mer, dans ce repli du golfe et à l'horizon, étale des nuances profondes de saphir. Pas un nuage ne flotte au ciel, qui semble de turquoise. Les montagnes de la presqu'île grecque, ainsi aperçues au lointain avec des reflets d'améthyste et d'argent, montrent jusqu'à leurs cassures d'un lilas plus foncé où traîne la tache claire des villages. C'est le Finistère d'Italie ou presque, car le cap d'Otrante fait — avec celui de Leuca, l'ancien Yapyx, et Gallipoli —

un triangle qui termine la péninsule du côté de la Grèce. Je me rappelle que vers la fin de l'année 1887, à la même époque et par un jour tout semblable, j'étais sur une montagne de Corfou à chercher cette côte d'Otrante, par delà les vagues, en compagnie de mon vieil ami, M. Napoléon Zambelli. Ce sage indulgent, fils du gouverneur de Zante sous Napoléon I^{er}, était plus âgé encore que le duc de Castromediano. Il avait, lui aussi, voué sa vie à l'affranchissement de son pays, au retour des îles Ioniennes à la Grèce. Quoiqu'il n'eût pas connu les épreuves affreuses de Montefusco, il avait traversé de mauvaises heures et il restait si gaiement, si légèrement ironique et bon ! — Comment établir avec des contrastes pareils une loi générale d'optimisme et de pessimisme ? — Je me souviens encore que sur cette montagne, et tout en regardant bleuir cette vaste mer, il me parlait de Mérimée. Il l'avait beaucoup connu par un M. Grasset, consul de France à Corfou en des temps lointains et dont une aventure de jeunesse aurait bien pu servir de thème à Stendhal pour l'épisode de la séduction de Mathilde dans le *Rouge*. M. Zambelli avait été chargé, après la mort de ce consul, de détruire une correspondance du

romancier sénateur, par trop digne d'être imprimée à Eleuthéropolis, comme la première édition du célèbre opuscule « H. B., par un des Quarante, » et, me traduisant le joli souhait des enfants le long des routes, que j'ai déjà cité : « Puissiez-vous jouir de vos yeux ! » il me racontait que ce dur, cet âcre Mérimée eut des larmes au bord des paupières la première fois qu'il l'entendit.

Ce sont des souvenirs moins idylliques et moins modernes que rappelle Otrante, car toutes choses dans cette ville semblent dater de la terrible année 1480 dont elle ne s'est visiblement pas relevée. Partout, dans les remparts, dans les maisons, dans les églises, se voient d'énormes boulets de pierres lancés par les Turcs. Les étroites rues tournent entre des maisons ruinées et abandonnées, qui n'ont pas été rebâties depuis lors. De rares passants circulent, presque tous pâlis par la fièvre que dégage une sorte de lagune en train de pourrir dans le voisinage. Un village de deux mille habitants misérablement rongés par cette malaria et vivant d'une pêche incertaine, — l'opulent Hydruntum en est réduit là. Ses remparts proclament cependant son ancienne im-

portance et aussi le rang d'archevêque gardé par son prélat, lequel porte le titre solennel de *Primas Salentinorum*. Et, véritablement, la cathédrale justifie cette sonore appellation par la mélancolique splendeur que conserve sa masse demeurée intacte dans cette universelle décadence. Cette basilique est, comme le San Nicola de Lecce, un reste de la domination normande. Elle fut inaugurée par les soins de Roger, duc de Calabre et d'Apulie, — le propre fils du fameux Robert Guiscard. Transformée en écurie par les Turcs après le sac de la ville, plusieurs fois pillée et bombardée, elle n'a guère conservé de ses décorations que la surprenante mosaïque qui remplit son pavé. Des inscriptions encore lisibles racontent que cette mosaïque fut exécutée par un certain Pantaleone sur l'ordre d'un archevêque Jonathan à la fin du douzième siècle. Elle dessine un arbre colossal dont la base repose sur la porte de l'église et qui monte jusqu'au pied du maître-autel, — arbre touffu, feuillu et chargé à ses immobiles branches de fruits mystérieux qui sont des figures humaines. Ces figures, tour à tour, représentent Adam et Ève, Alexandre et Noé, Caïn et Abel, Samson et le roi Arthur. Les signes du zodiaque et les mois de l'année

s'y mélangent, chacun d'eux évoqué par les travaux qui lui conviennent. Cette étrange et gigantesque végétation d'images où le travail de l'histoire et celui de la nature se trouvent symbolisés, attend ainsi le pied de l'officiant qui, marchant à l'autel, va fouler la gloire entière des siècles et du monde. La mystique ramure se prolonge et se replie entre douze grandes colonnes de marbre vert dont les chapiteaux ornés d'emblèmes impies furent arrachés à un temple païen. La légende veut que ce soit celui de Minerve. Pour achever cette grande et forte impression du moyen âge, voici qu'après être descendu dans la crypte, supportée, elle aussi, par quarante-deux colonnes d'anciens temples, — trophées du paganisme comme esclavagés par le Dieu nouveau, — j'aperçois, au moment de sortir et près de la porte, un des plus tragiques tombeaux que j'aie vus. Une statue d'évêque en ornements pontificaux se penche à demi hors du mur. Sa main puissante, où brille l'anneau pastoral, se lève pour bénir, et, au-dessous, rigide, les pieds nus, la face creusée, le nez pincé par la mort, ce même évêque gît couché dans une robe de moine. Une épitaphe se lit à côté, d'une si forte, d'une si éloquente concision qu'elle

pourrait être celle non seulement d'un homme, mais de la ville elle-même, mais d'un peuple, mais de toute cette histoire humaine configurée dans la mosaïque multicolore qui serpente aux pieds des colonnes de marbre :

*Decipimur votis. Tradunt nos tempora. Sed mors
Delenit curas. Anxia vita nihil.*

(Nous sommes déçus dans nos vœux. Le temps nous trahit, mais la mort — adoucit les peines. La vie anxieuse n'est rien...)